

## CHAPITRE XXIV

Retraite sur Taborah. — Le feu aux jungles. — Mirambo nous renvoie les papiers de Carter. —  
Le Rhamazan. — Un chef de l'Ouhha. — Causeries politiques chez le gouverneur arabe. — Les  
ânes vounyamouési. — Ma caravane de retour. — Mon départ de l'Ounyanyembé.

**L**N apprenant les événements qui venaient de se passer, le premier soin de Popelin fut d'envoyer des éclaireurs aux alentours pour s'informer s'il y avait possibilité de gagner Karéma en longeant le lac. Tous affirmèrent unanimement à leur retour que la tentative était impraticable le pays entier se trouvait aux mains des Rougas-Rougas qui occupaient même plusieurs villages voisins de Kabambagouzia ; on ajoutait qu'enivrés de leurs exploits Mirambo et Simba projetaient d'attaquer Taborah et d'y installer

Matumula comme gouverneur. Si absurde qu'elle pût paraître, cette nouvelle donnait la mesure de l'épouvante qui régnait dans les esprits.

Le lendemain, arrivèrent les Vounyamouési porteurs envoyés par le docteur Van den Heuvel; mais sur les cent hommes qu'il nous annonçait et qui avaient été enrôlés, une cinquantaine seulement se présentèrent à nous; craignant qu'on ne les obligeât à marcher vers le sud, les autres s'étaient esquivés en route.

Au nom des pagazis fidèles qui l'accompagnaient, le nyampara nous déclara qu'en présence des événements et de l'état dans lequel se trouvait la contrée, l'engagement qu'ils avaient contracté à Taborah devait être annulé, et que ni lui ni aucun de ses hommes ne consentiraient à se porter vers la ville de Simba.

Entre-temps, de nouvelles épaves de la caravane Carter-Cadenhead arrivèrent à Kabambagouzia et confirmèrent la catastrophe de Pimboué; il demeurait évident que les routes étaient fermées pour longtemps peut-être, et que le village où nous nous trouvions servait actuellement de point de mire à l'armée de Mirambo qui remontait vers le nord.

Dans une pareille conjoncture nous n'avions à prendre que l'un des deux partis suivants : ou une retraite en bon ordre sur Taborah, en emmenant avec nous toutes les marchandises de l'expédition, ou bien un coup d'audace du côté du lac. Dans ce dernier cas, n'ayant pas de porteurs pour enlever les charges, nous nous trouvions dans l'absolue nécessité de les brûler; car les laisser à Kabambagouzia dans quelques conditions que ce fût, c'était les abandonner d'avance aux Rougas-Rougas.

Le capitaine Popelin décida qu'on se replierait sur Taborah. A cette fin, il engagea les Vounyamouési qui venaient d'arriver et dont le nombre, ajouté à celui des askaris et des épaves de Pimboué, permettait d'emporter tous les fardeaux que l'on possédait. Cette résolution ne fut pas prise sans débats ni sans un sentiment de profonde tristesse de notre part; mais nous nous inclinâmes devant la volonté de Popelin qui lui-même ne cédait qu'à la force des choses.

Escomptant peut-être l'appoint de nos fusils pour défendre son village, le sultan du lieu manifesta une vive contrariété à la nouvelle de notre départ; toutefois aucun mouvement hostile ne se produisit, et, en somme, du premier jusqu'au dernier jour, nos relations avec les indigènes de ce district ont été empreintes d'une grande cordialité, et je me plais à rendre justice aux bons sentiments dont ils ont toujours paru animés à notre égard.

Nos marches vers l'Ounyanyembé furent réellement pénibles et se pour-

suivirent presque toutes en tirikésa : sur nos talons venait l'armée de Mirambo et il n'eût pas été prudent d'affronter les chances d'un combat avant d'avoir atteint tout au moins le centre de l'Ougounda.

De plus, la saison elle-même ajoutait certaines difficultés nouvelles aux ennuis de ces étapes précipitées : c'était en effet la fin de la sécheresse, et à cette époque les naturels mettent le feu aux jungles ainsi qu'à la paille de leurs champs ; l'incendie gagne alors de proche en proche et s'étend jusque dans le porry ; seulement, comme ces contrées ne renferment pas d'arbres résineux, le tronc seul des miombos se trouve un peu roussi, mais les forêts ne flambent jamais.

C'est au sein des nuits surtout que ce spectacle revêt un aspect saisissant : on se croirait au milieu d'un pays désolé par quelque immense catastrophe ; aussi loin que peut porter la vue, on distingue de longues traînées de feu ; sur le flanc des collines, les herbes brûlent en formant des serpents lumineux qui vont, viennent, montent, descendent, remontent et se tordent en lançant des gerbes de flammes, tandis qu'affolés les fauves fuient de toutes parts en poussant des rugissements sinistres ; on dirait d'une féerie gigantesque, et ce tableau est rempli à la fois de majesté et d'horreur.

Souvent nous eûmes à traverser de longues étendues qui flambaient, ce qui ne laissait pas que d'être dangereux à cause des nombreux tonnelets de poudre que nous transportions et qui nous obligeaient à une surveillance continuelle ; aussi, à divers reprises, fûmes-nous contraints de faire des détours considérables, d'autant qu'allant pieds nus les porteurs ne pouvaient s'aventurer dans les endroits où le feu couvait encore sous un océan de braises incandescentes.

Chaque district désigne plusieurs hommes chargés d'allumer de la sorte les jungles avoisinantes et de veiller en même temps à la sécurité des villages. A diverses reprises nous rencontrâmes ces exécuteurs armés de brandons qu'ils promenaient de droite et de gauche dans la plaine et dans le porry, allumant les hautes herbes, attisant partout l'incendie, et criant, chantant, hurlant comme s'ils goûtaient une folle ivresse dans l'accomplissement de cette œuvre de destruction.

Toutefois, je m'empresse de le signaler, c'est là une mesure dont la portée est des plus utiles : dans ces contrées où il n'y a ni neige, ni frimas, ni inondations, il faut évidemment recourir à un moyen quelconque pour tuer les insectes qui pullulent et qui atteindraient, sans cette précaution, un développement inquiétant pour l'avenir des récoltes ; tel est le but que poursuit le nègre en mettant le feu à la jungle qui avoisine son village : il détruit ainsi dans leurs repaires la terrible tsétsé et la grosse fourmi noire dont l'envahis-

sement est si préjudiciable à l'élevage des bestiaux et au rendement des cultures ; de plus il a remarqué qu'en brûlant la paille de son champ au moment où les pluies vont survenir, ces détritits forment en se décomposant, une sorte d'engrais qui fertilise la terre en même temps que le feu l'a purifiée des insectes et des herbes parasites.

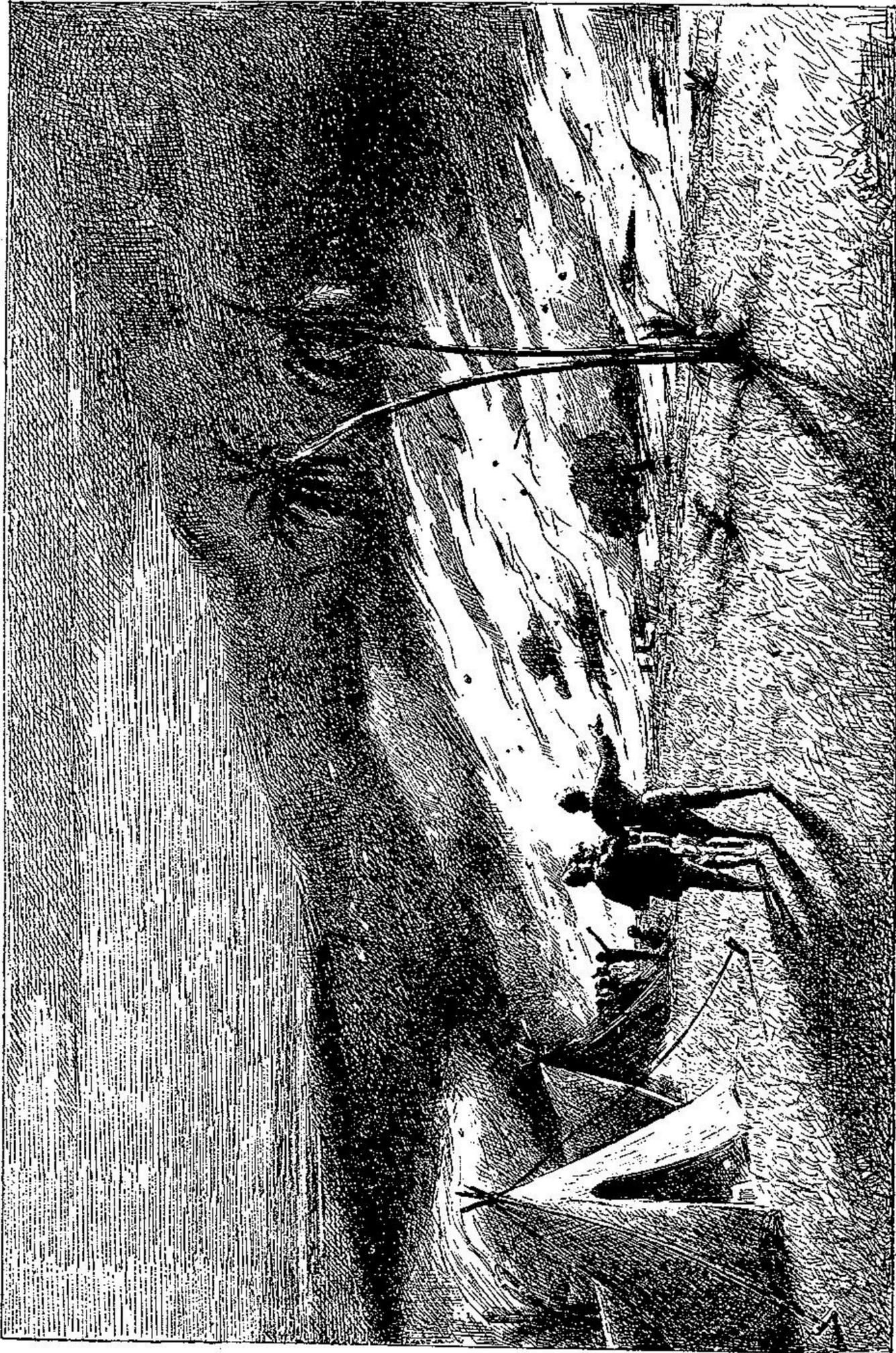
Nous arrivâmes ainsi dans l'Ougounda où régnait une véritable panique : le gouverneur de Taborah avait essayé d'y faire une levée de boucliers afin de porter la guerre chez Mirambo et chez le Nioungou ; mais, bien qu'elle fût vassale de l'Ounyanyembé, l'Ougounda avait refusé, prétextant de la nécessité absolue qu'il y avait de conserver tous ses hommes valides pour la défense de son propre territoire. Aussi l'agitation était-elle grande dans tous les villages que nous eûmes à traverser, et partout l'on n'entendait parler que de combats.

Ces marches forcées furent pour moi un véritable supplice ; j'ai dit précédemment le mal dont je souffrais par suite d'une piqûre qu'un serpent m'avait faite au Niger ; au cours de ces étapes, il empira d'une façon inquiétante, et comme je n'avais rien pour y porter un soulagement quelconque, ce furent bientôt des tortures sans nom. Je les surmontai cependant, mais elles étaient si intolérables que plus d'une fois j'aurais préféré rester en chemin et mourir au coin d'un bois ; enfin la fièvre aussi se mit de la partie, et quand je revins à Taborah mon état était sérieusement alarmant.

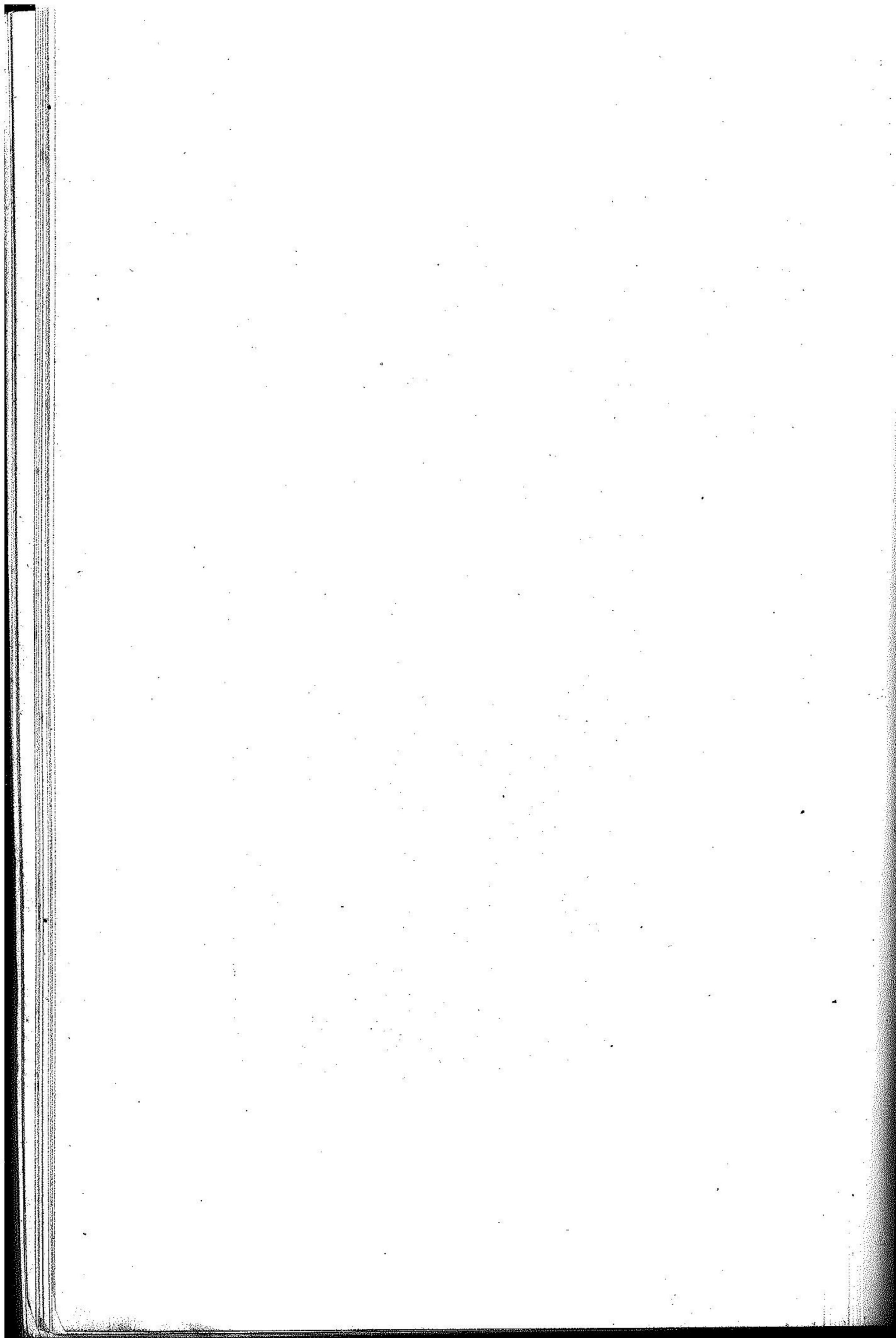
Grâce aux bons soins du docteur Van den Heuvel, je ne tardai pas à aller mieux, sans parvenir toutefois à me débarrasser de ma douleur à la jambe : les remèdes étaient impuissants, et bientôt je ne pus presque plus marcher. C'est alors que le capitaine Popelin et le docteur Van den Heuvel m'engagèrent vivement à retourner à la côte. Mais je ne voulus point partir dans un pareil moment, alors que le sort de mes compagnons semblait menacé ; je résolus d'attendre dans tous les cas d'abord un courrier de Karéma qui nous rassurerait sur le sort de Cambier, puis le retour de Mirambo dans ses États et enfin la certitude que Taborah ne serait pas attaqué ; je priai donc mes compagnons de ne pas insister, et je leur fis part de ma résolution bien arrêtée de ne me séparer d'eux que quand la route du lac leur serait ouverte.

On était alors au 9 juillet, et mon départ ne s'effectua que le 24 août, alors que la paix était en effet rétablie dans tout le pays avoisinant le lac Tanganika ; depuis longtemps aussi nous avons reçu d'excellentes nouvelles de Cambier dont la santé était restée parfaite, et qui n'avait été inquiété, nous écrivit-il, ni par Mirambo ni par ses alliés.

Du reste, dès la seconde semaine de notre retour à Taborah, les esprits



LE FEU AUX JUNGLES.



étaient redevenus beaucoup plus calmes; aux exagérations de la première heure avait succédé une réaction favorable, tant chez le gouverneur arabe que parmi les indigènes eux-mêmes; les bruits de guerre allaient s'éteignant, et bientôt l'on apprit que Mirambo était rentré avec toute son armée dans Thierra-Magazy, sa capitale, et que de ce côté-là l'Ounyanyembé n'avait plus à redouter aucun conflit.

C'est en ce moment-là que nous reçûmes également les premières lettres de Cambier; dans le principe, on l'avait dit en fuite sur le lac. A en croire ce que rapportaient les nègres, la station était détruite et pillée; ils avaient été jusqu'à donner des détails précis: Mirambo, disaient-ils, avait de sa main tué l'éléphant Pulmalla, et distribué la chair à ses Rougas-Rougas; autant de contes enfantés par l'imagination et auxquels avaient donné naissance les récits fantastiques qui furent tout d'abord faits par quelques fuyards de Pimboué.

Le massacre de Carter et de Cadenhead était déjà une réalité assez triste par elle-même pour qu'il fût besoin d'y ajouter encore; j'en pus recueillir les détails les plus circonstanciés de la bouche même de Mahomed à qui Carter avait confié, on se le rappelle, la précieuse cassette contenant ses papiers. Sur le conseil des missionnaires anglais établis dans ses États, Mirambo rendit la liberté à cet homme et nous le renvoya à Taborah; peut-être espérait-il par là désarmer le courroux du consul, docteur Kirk, et du sultan de Zanzibar; il y parvint en effet, car rien de sérieux ne fut entrepris contre ce roi brigand qui put jouir tout à son aise des dépouilles des deux Européens qu'il avait assassinés. Seuls, les cahiers de notes et les papiers furent restitués, et c'est avec moi que Mahomed les rapporta à la côte. C'est aussi pendant ce long voyage de retour que je pus réunir les plus menus incidents de cette sanglante épopée: journallement j'en arrachais quelques bribes à la mémoire de ce brave serviteur, et les entretiens fréquents que j'eus avec lui me permirent de reconstituer dans son ensemble le drame sanglant de Pimboué.

Le 8 août, au coucher du soleil, une vive fusillade salua de toutes parts l'apparition de la lune croissante; ce bruit toutefois n'avait rien d'inquiétant: il indiquait le commencement du Rhamazan, le jeûne musulman, qui dure vingt-sept jours durant lesquels les Arabes ne peuvent manger qu'après le coucher du soleil. Rarement aussi ils se mettent en marche à cette époque, mais cela ne change rien à leurs autres habitudes, du moins à Taborah; je veux dire que les visites qu'ils nous faisaient et que nous leur rendions n'en étaient ni moins fréquentes ni moins agréables.

J'avoue même que ces entrevues avec l'excellent gouverneur Abdallah-

ben-Nassib et son frère, le Bana Scheik, furent pour moi une heureuse distraction, et comme je marchais difficilement, je me faisais porter chez eux par un de nos ânes arabes, seules montures, du reste, dont on use dans cette contrée. Pareillement, si courte que soit la distance et quel que soit l'endroit où elles se rendent, jamais les autorités du lieu ne vont à pied ; elles arrivent, au contraire, en somptueux équipage, au trot de leurs mulets, escortées, précédées et suivies de cinq ou six nègres qui courent, crient et bousculent les pauvres diables qui se trouvent sur le passage de ces hauts dignitaires.

Pendant une de mes visites au gouverneur, je le trouvai un jour, à ma grande surprise, vêtu avec une recherche qui me rappela le cérémonial de la réception qu'il nous avait faite : ses vêtements, d'une fraîcheur irréprochable, étaient parfumés d'huile de jasmin et de bois de santal, il portait un turban immaculé et des babouches neuves ; autour de son habitation aux portails élevés régnait une grande animation, et dans les cours spacieuses on pouvait voir grouiller de nombreux esclaves et des allants et venants affairés ; bientôt arriva son frère, le vieux Bana Scheik non moins éblouissant ; et, après lui, le chef indigène, Tsiki, fit son entrée. Cela présageait, à coup sûr, un événement important ; en effet, ces autorités réunies se disposaient à recevoir un puissant sultan de l'Ouhha.

On a vu plus haut que l'Ouhha est un riche pays situé au nord-est de

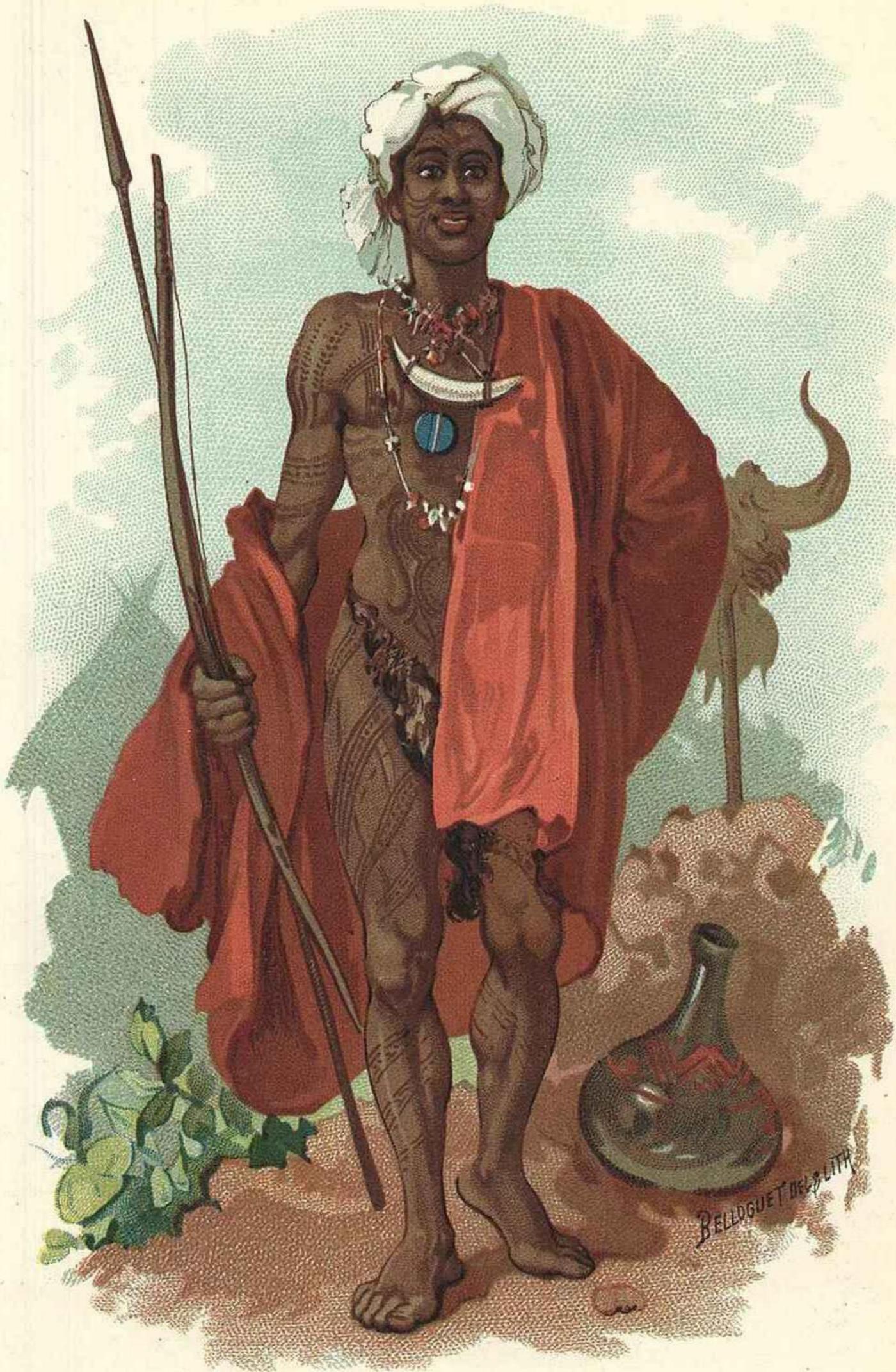


INDIGÈNE DE L'OUHHA.

Taborah et qu'il faisait autrefois partie de l'empire ; quoique son peuple ne fût pas en excellents termes avec les Arabes, ce jour-là le souverain de l'Ouhha leur envoyait solennellement un prince de sa famille accompagné d'une brillante escorte, pour traiter une question de la plus haute importance, un fort achat de poudre. Sur les instances du gouverneur, j'assistai à l'audience.

Ce chef de l'Ouhha était vraiment un étrange personnage : son corps, d'une teinte beaucoup plus pâle que celui des autres nègres, était à peu près nu, car, à l'exemple des plus puissants po-

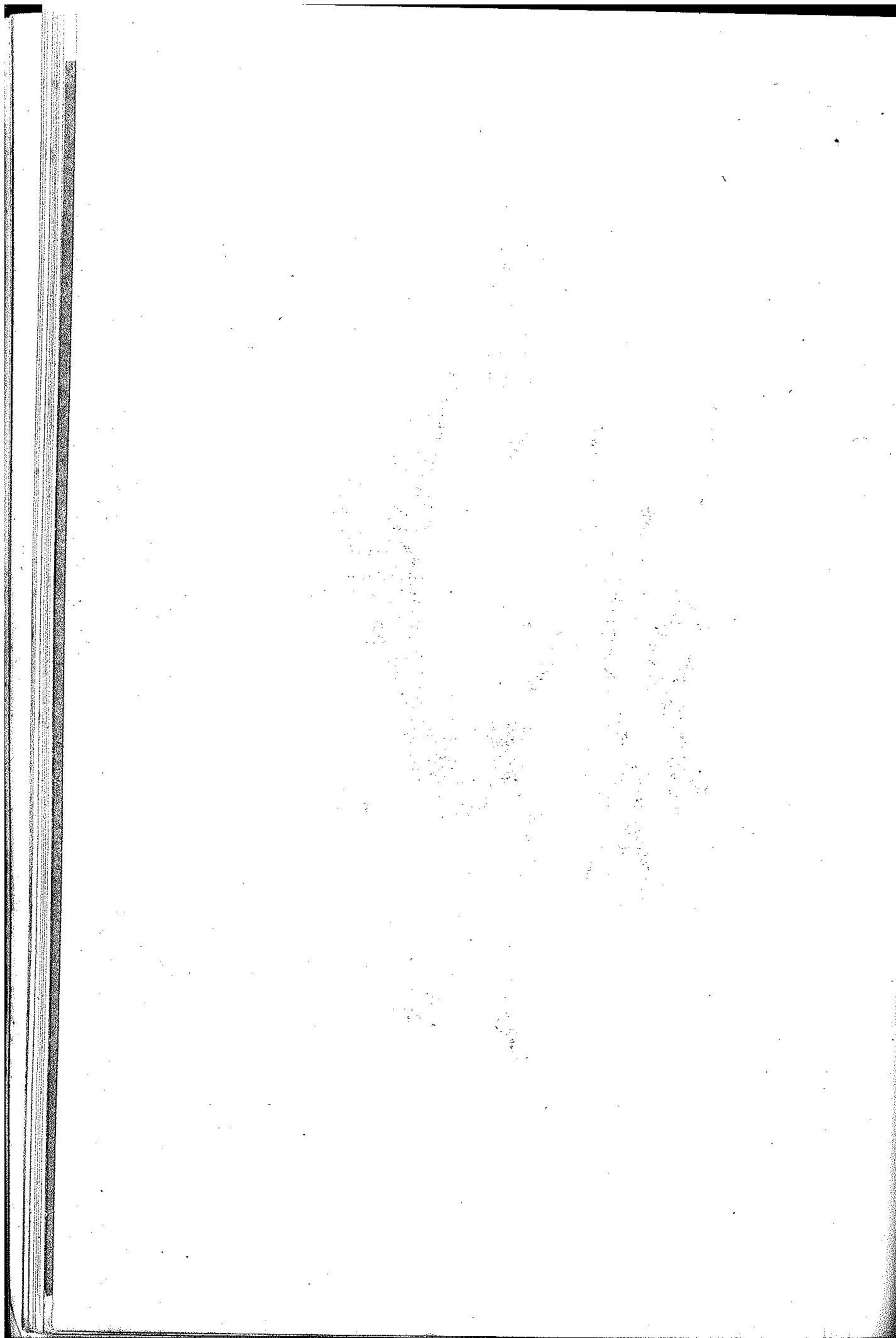
tentats indigènes, celui-ci professe un évident mépris pour le vêtement. En revanche, il était littéralement couvert de tatouages : losanges, lignes droites, courbes, dessins de toute nature peints ou obtenus à l'aide d'incisions, lui constituaient un véritable maillot ; ses reins, étaient ceints d'une peau de fauve, et autour de sa tête une pièce d'étoffe blanche s'enroulait en forme de turban ; au cou, aux bras, aux jambes pendaient



P. Maes, Editeur, Bruxelles.

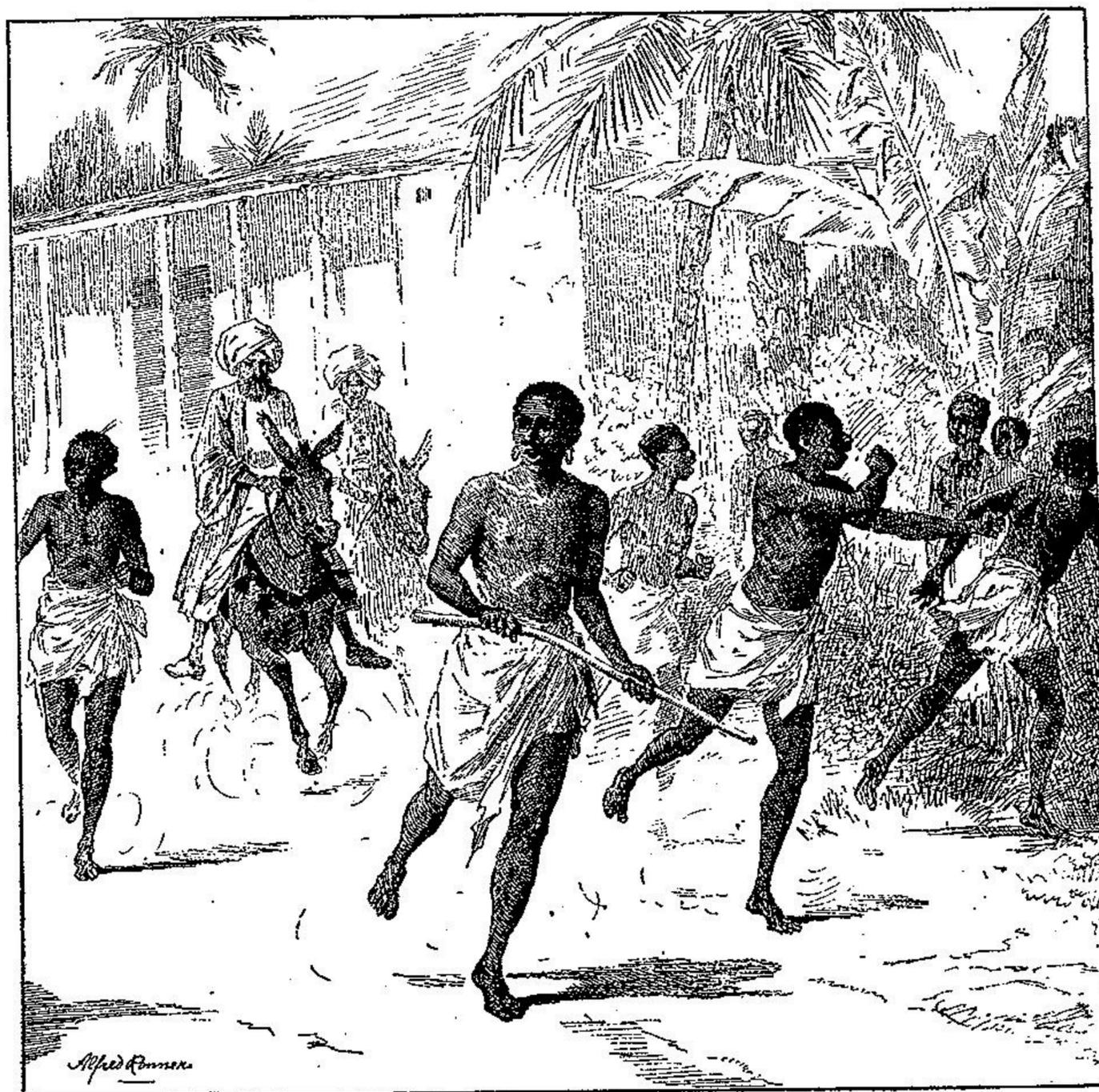
Imp. A. Merrans, Bruxelles.

CHEF GUERRIER  
de l'Ouhha.



une multitude d'amulettes en verroterie et en ivoire; pour armes, il avait un arc et une poignée de javelines. C'était, au demeurant, un homme de belle prestance, mais sans grande énergie dans la physionomie malgré la peine qu'il se donnait pour paraître féroce.

Comme lui, ses compagnons avaient le corps criblé de tatouages, et portaient la lance des Vouagogo qui rappelle si exactement le *pilum* des légions



LES ARABES EN VISITE.

romaines; leur aspect était plutôt cruel, perfide, que sauvage ou farouche; d'ailleurs, ce peuple est très remuant, tracassier, cupide, et c'est dans le but d'éviter le territoire de l'Ouhha que les caravanes en direction d'Oudjidji font aujourd'hui un crochet vers le sud au lieu de pousser droit au lac.

L'affaire qui amenait cette ambassade à Taborah fut conclue au gré de tous, et je pense même qu'elle dépassa les espérances du chef de l'Ouhha si j'en juge par les superbes défenses d'éléphant dont il fit don au gouverneur avec une munificence royale.

Souvent aussi j'eus avec Abdallah-ben-Nassib et son frère des entrevues personnelles qui toujours me charmèrent, je dois le dire : ces dignes vieillards possédaient au plus haut degré le don de plaire, ils avaient l'esprit d'observation et d'à-propos, le jugement droit, les opinions vivaces, et, à côté de certains détails un peu enfantins, leurs idées, leurs appréciations, leurs discours revêtaient un grand fond de justesse et témoignaient d'une saine philosophie.

C'est ainsi qu'à ce moment-là leur préoccupation dominante était de savoir si dans nos pays d'Europe il existe une seconde nation comme l'Angleterre, aussi forte, aussi redoutable qu'elle, car à Zanzibar, avec ses vaisseaux de guerre et son consul vice-roi, notre voisine d'outre-Manche apparaît aux Arabes et aux indigènes comme la dominatrice du monde entier. Je rassurais pourtant mes hôtes et leur expliquais comme quoi il y a chez nous plus d'un peuple aussi puissant qu'elle.

« Mais alors, disaient-ils, pourquoi règne-t-elle exclusivement chez nous ? Et pourquoi de sa main de fer tient-elle enchaîné notre prince Saïd-Bargash ? Pourquoi dit-on aussi qu'avant peu l'Afrique appartiendra aux Anglais et que nous, Arabes, nous en serons chassés par eux ? »

A cela je m'empressais de faire observer à mes interlocuteurs qu'ils préjugeaient de l'avenir un peu à la légère, et que, du reste, l'Angleterre ne manifestait aucun sentiment hostile à leur égard.

« C'est vrai, répliquaient-ils, on ne nous attaque pas de face, mais partout on nous suscite des ennuis. Croyez-vous que Mirambo fût parvenu à se tailler cet empire, à édifier une telle puissance à notre porte s'il n'eût été soutenu par quelque pouvoir étranger ? Si réellement on voulait détruire ce bandit qui tue vos frères et pille vos caravanes, il suffirait de lui couper les vivres, de cesser surtout les envois de poudre et de fusils, de confisquer les caravanes d'ivoire qu'il expédie à la côte ; alors, son peuple mécontent se soulèverait contre lui, Mirambo pauvre n'aurait plus d'alliés, et quant au reste nous nous en chargerions volontiers, nous pourrions le combattre avec avantage, et de lui, de son empire, de ses légions de Rougas-Rougas, il ne resterait bientôt plus rien. »

Une fois lancés sur ce terrain, le gouverneur et son frère ne tarissaient plus.

« Voyez-vous, continuaient-ils, avec notre appui vous pourriez si facile-

ment réussir en Afrique; si jusqu'à ce jour nous avons été réduits ici à l'impuissance, si nous avons été forcés de subir le voisinage de Mirambo, du Nioungou, c'est que tacitement on nous défendait de les combattre; il y a là-bas, autour du sultan, un courant étranger dont les bandits nègres font admirablement bien le jeu; que si, au contraire, la diplomatie européenne creusait à Zanzibar une contre-mine pour paralyser cette protection par trop évidente que certains accordent à Mirambo, alors nous resterions seuls en présence, Arabes contre Rougas-Rougas; ainsi circonscrite, la lutte aurait le résultat désiré: l'affranchissement de ces contrées, la destruction d'une race de bandits, la sécurité des blancs et le triomphe de leurs efforts civilisateurs. Quant à nous, il sera toujours de notre intérêt de vous voir arriver ici et de trafiquer avec vos pays sur la plus large échelle possible. »

Telles étaient, en substance, les conversations qu'à diverses reprises j'eus avec le gouverneur et son frère; évidemment elles revêtaient une forme plus rude, plus hachée, et ce n'est que graduellement qu'ils en sont arrivés à me faire des confidences aussi catégoriques; elles indiquent nettement la situation présente et les conséquences qui en découlent; elles montrent certains moyens à employer pour affermir l'œuvre que l'on a entreprise en Afrique.

A cette fin il importe d'abord que les nations européennes maintiennent énergiquement l'indépendance du sultan Saïd-Bargash, dont le pouvoir — ayons la franchise de le dire — est sérieusement menacé et tend à disparaître bientôt; il faut que les résidents étrangers combattent ces menées occultes qui consistent à déchaîner l'élément nègre bandit contre la puissance arabe, à l'encourager, à le protéger au besoin; cette politique détestable qui prévaut actuellement dans ces contrées n'a qu'un but: c'est d'entretenir au centre de l'Afrique des ferments de désordre, d'y créer une situation intolérable, de façon qu'à un moment donné la proclamation d'un protectorat à Zanzibar soit présentée comme une mesure indispensable à la sécurité des Européens.

Lorsque l'on est convaincu, comme je le suis, des immenses services que les Arabes peuvent rendre à la civilisation européenne en Afrique, on ne peut s'empêcher de protester contre les visées qui tendent à annihiler leur pouvoir à la côte et détruire à jamais leur influence dans l'intérieur.

Cependant l'on était arrivé au 20 août, et rien ne s'opposait plus à mon départ: le calme était rétabli dans la contrée, la route de Karéma se trouvait libre et l'on annonçait même une nouvelle expédition qui s'avancait vers Taborah pour relever Cambier et renforcer la station. En consé-

quence, je réunis une cinquantaine d'hommes, débris des caravanes Carter et Cadenhead et fixai mon départ. Le gouverneur me conseilla d'attendre quelques jours encore la fin du Rhamazan. « A cette époque, de fortes colonnes arabes partiront d'ici, me dit-il, et ce sera pour vous une protection dans le Mgounda-Mkali qui est infesté de bandits. » Mais cela eût retardé mon voyage jusqu'au 2 septembre; je remerciai donc mon digne ami en l'assurant que si faible que fût mon escorte j'espérais bien me tirer avec son aide des mains des Rougas-Rougas et des Vouagogo si quelques-uns d'eux s'avisait d'entraver ma route.

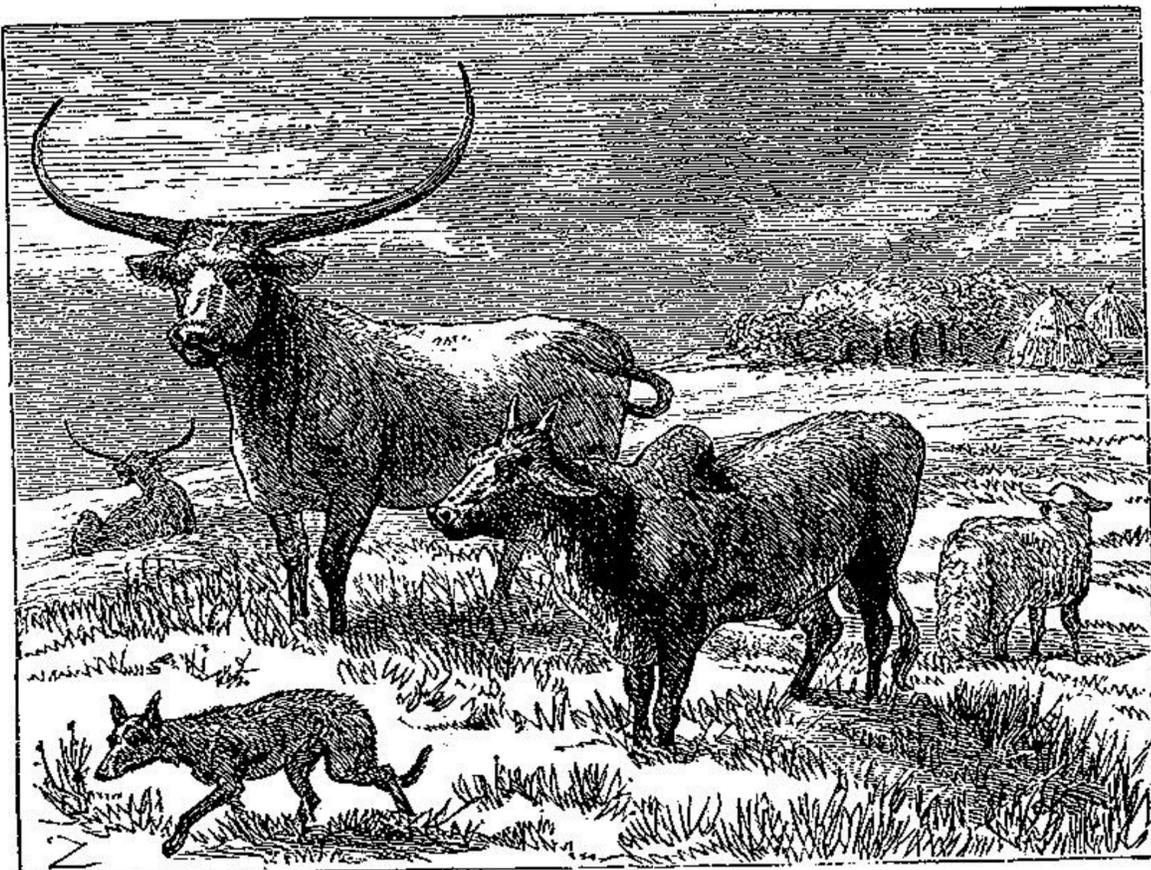
Une question importante pour moi était de faire emplette d'une monture dont les services m'étaient indispensables, car, en aucuns cas, je ne voulais m'exposer à devoir être porté à bras d'hommes. A ce propos, je ferai remarquer que l'essai que nous entreprîmes avec les ânes d'Aden ne rendit, en fin de compte, aucun résultat pratique, ces animaux n'étant nullement rompus aux difficultés que l'on rencontre dans les régions équatoriales du fait des inondations, marécages, cours d'eau, dont les routes sont semées. Pareillement il est fort inutile de s'embarrasser de ces beaux mulets que l'on trouve à Zanzibar et qui viennent de Mascate; ils sont, il est vrai, grands, bien faits, d'une allure leste et coûtent fort cher; mais s'ils paraissent vaillants à la côte, où ils trouvent écurie et litière, mangeoire bien garnie et abreuvoir frais, en revanche, une fois en route, sevrés de ces bonnes choses, ils souffrent beaucoup et ne tardent pas à dépérir.

Je ne parle pas du cheval, car, quoi qu'en dise Stanley, je maintiens absolument mon opinion à cet égard, à savoir qu'aussi longtemps que la tsétsé régnera dans ces contrées, l'emploi de ce noble animal sera tout à fait impossible; et, je le répète, il n'y a pas un seul Arabe qui ne soit de mon avis; or, si le cheval pouvait vivre dans l'Ounyanyembé, il y a longtemps que le gouverneur en aurait fait venir de Zanzibar, et, pour s'épargner les fatigues de la route, les riches trafiquants arabes en useraient certainement au lieu de s'en tenir à leurs pauvres baudets.

Mais ce qu'on a oublié de dire jusqu'à présent, c'est que l'Ounyanyembé même produit une race d'ânes parfaitement appropriés aux besoins du voyage et que l'on peut se les procurer non seulement à Taborah, mais également à la côte. L'âne mnyamouési n'a pas l'extérieur d'un fringant coursier: avec son ventre trop rond, ses jambes courtes et grasses, il représente même fort mal; en caravane, au contraire, c'est un précieux serviteur; habitué aux rudes labeurs, aux privations, né et élevé dans un pays où on le fait travailler beaucoup, sevré dès son bas âge des douceurs

dont jouit à Zanzibar son frère mascate, il trotte doucement, parfois pesamment, mais il va loin et longtemps. La pluie ne l'incommode pas, il endure sans broncher et la faim et la soif, dort debout, en plein air, au milieu du camp, tout comme il ferait dans une moelleuse étable.

Aussi ne puis-je assez conseiller au voyageur, au lieu de l'âne mascate qu'il payera quatre ou cinq cents francs, d'acheter un ou deux baudets vounyamouési qui lui reviendront chacun à cinquante ou soixante francs tout au plus. Celui que j'achetai à Taborah me coûta douze dotis d'étoffe satini, valeur correspondant à deux livres sterling, et il me porta coura-



Espèce bovine de l'Oudjidji. — Espèce bovine de l'Ounyamouési. —  
Chien paria. — Moutons à large queue.

geusement jusqu'à la côte où j'en fis don aux Pères missionnaires du Saint-Esprit, à Bayamoyo.

Avant de quitter Taborah j'eus à me munir également de ces houes en fer dont j'ai parlé, qui servent à acquitter le hongo dans l'Ougogo; mes hommes battirent les huttes des forgerons vounyamouési et recueillirent cent cinquante de ces outils qui formèrent la charge de sept pagazis; en outre, j'emportais une douzaine de ballots d'étoffes diverses, puis venaient les porteurs de ma tente, de mes effets personnels, des ustensiles de cuisine, enfin mes domestiques.

Comme passagers, figuraient dans ma caravane Mahomed, le serviteur de Carter, chargé des papiers de son maître, et un Indien, Bockeit, le seul survivant du brillant équipage de mahouts et de cornacs qui composaient l'expédition des éléphants et qui tous furent massacrés à Pimboué.

Ainsi composée, ma petite troupe s'ébranla le 24 août; ce fut pour moi un moment très douloureux, et il fallait l'implacable torture de mon mal pour me résoudre au retour; mon ami Roger m'accompagna jusqu'au bout de la plaine de Taborah, et là nous nous dîmes adieu.

Je ne conduirai point le lecteur au milieu des péripéties et des misères dont fut semé ce long voyage vers la côte; bien que la route que je suivis diffère en tous points de celle par où j'étais venu, je me bornerai à en noter quelques traits principaux qui se rattachent aux nouvelles expéditions dont maintenant il me reste à parler.

